



N° BLE/49 - 19 novembre 1966

L'ÉGLISE ET L'ISLAM À LA LUMIÈRE DU CONCILE

R. Caspar

Texte d'une conférence donnée le 6 mars 1966 à l'Institut pontifical oriental (Rome), en la présence de S. Em. le cardinal Tisserant et de personnalités du monde musulman. Il est extrait de "PAROLE et MISSION" - Editions du Cerf - numéro 34 de juillet 1966

L'histoire des rapports entre l'Islam et l'Église était jusqu'à une époque encore récente, et pour la plus grande partie, une longue suite de malentendus, d'incompréhensions, de polémiques verbales et d'hostilités armées. Il serait inexact de prétendre que ce stade est entièrement dépassé dans tous les pays et dans toutes les mentalités. Mais il est certain que le vent a changé depuis plusieurs décennies et que l'aube se lève pour une meilleure compréhension et même pour une certaine collaboration.

Dans ce climat nouveau, le deuxième Concile du Vatican est à la fois le signe et l'artisan de la fin d'une époque et du début d'une ère nouvelle. Pour la première fois, en effet, l'Église parle de l'Islam en des termes à la fois officiels, positifs, invitant au dialogue et à la collaboration. Le texte sur l'Islam de la Déclaration conciliaire sur les relations entre l'Église et les religions non chrétiennes se compose de deux parties. Une première partie, plus doctrinale, relève les points de la foi, musulmane, concernant Dieu, Jésus, Marie, les fins dernières, la vie morale et le culte, qui sont dignes d'estime de la part des chrétiens, sans nier pour autant ce qui distingue la foi musulmane de la foi chrétienne. Ce n'est pas le lieu, ici, d'esquisser un commentaire de cette partie doctrinale. D'ailleurs, dans l'esprit du Concile, elle sert surtout d'introduction et de justification à la deuxième partie, qui invite à des attitudes pratiques dans les relations entre chrétiens et musulmans : oublier le passé, chercher à se comprendre mutuellement, travailler ensemble au service des hommes,

On voudrait ici paraphraser les grandes lignes de ce programme pratique de dialogue et de collaboration. Mais auparavant, il nous faudra jeter un coup d'œil sur ce passé que le Concile nous demande d'oublier, non pas pour le plaisir de faire revivre les anciennes polémiques, mais pour en tirer des leçons pour l'avenir.

" OUBLIER LE PASSE "

Nous sommes, les uns et les autres, solidaires de notre histoire ; elle pèse sur nous et nous imprègne plus que nous le pensons. Le passé continue à vivre dans le présent. Il ne peut être oublié que par un acte conscient et volontaire. Oublier, ce n'est pas ignorer, c'est regarder en face, loyalement, cet héritage, savoir utiliser ses éléments positifs, savoir surtout reconnaître ses échecs et analyser leurs causes, pour éviter de retomber dans les mêmes impasses. Dans le cas des relations entre l'Islam et le

christianisme, il faut bien dire que le passé nous apprend surtout ce qu'il ne faut plus faire. Mais c'est déjà une leçon éminemment positive.

L'incompréhension et l'hostilité commencent dès le début de cette histoire commune. L'Islam naît au VII^e siècle de l'ère chrétienne, dans l'Orient très largement christianisé, bien qu'en Arabie même, et plus spécialement au Hedjaz, berceau de l'Islam, le paganisme polythéiste fût encore dominant. Tout le monde sait que les sourates du Coran contiennent plusieurs récits sur Jésus, Marie, Jean-Baptiste, les Apôtres, sans parler des nombreux prophètes de l'Ancien Testament.

Les opinions sur l'origine de ces récits sont nombreuses et diverses ; les savants orientalistes, eux-mêmes, sont loin d'être d'accord sur ce point. Mais une chose est certaine : s'il y a eu rencontre avec une tradition chrétienne, elle ne s'est pas faite avec le christianisme authentique, ni dans sa doctrine, ni dans ses représentants. Nous ne reconnaissons pas les dogmes de notre foi dans ce qu'en dit le Coran pour n'en citer qu'un exemple, le Coran parle de la trinité, ou plutôt d'une triade de dieux, composée de Dieu, de Jésus et de Marie. Quant aux représentants du christianisme que Mohammed a pu rencontrer, ils apparaissent toujours divisés, en controverse sur la nature du Christ, et pauvres témoins de leur foi.

Vers la fin de la vie de Mohammed, alors que le succès de ses armes et de son message allait grandissant et que, de toute l'Arabie, et même au-delà, des délégations de tribus venaient faire leur soumission, la communauté chrétienne de Najrân, petite cité au bord du Yémen actuel, décida d'envoyer, elle aussi, une délégation s'informer des dispositions du nouveau maître de l'Arabie à leur égard. D'après les traditions¹, la caravane composée de notables et présidée par l'évêque, le syndic des métiers et le directeur des caravanes, arrive à Médine, la "cité du prophète", en janvier 632. Revêtus de leurs habits de brocart, ils vont faire leur prière, tournés vers l'Orient, dans la mosquée du Prophète. Ensuite, l'audience est ouverte. Très vite, elle tourne à la discussion sur la nature du Christ. Devant l'impossibilité de concilier les doctrines chrétiennes et musulmanes, Mohamed en appelle au jugement de Dieu, sous forme d'ordalie : il donne rendez-vous aux chrétiens pour le lendemain. Les deux groupes se réunissent, près de la "dune rouge" ; d'un côté les chrétiens, de l'autre Mohammed et sa famille : Ali à sa droite, ses deux petits-fils, Hasan et Husayn, devant lui, et Fâtima derrière. Alors, Mohammed appelle le feu du ciel sur ceux qui ont menti : "Venez, appelons nos enfants et les vôtres, nos femmes et les vôtres, nous-mêmes et vous-mêmes ; puis, proférons exécution réciproque et appelons la malédiction de Dieu sur les menteurs" (Coran, 3,61).

A ce moment, les chrétiens renoncèrent à l'épreuve et repartirent pour Najrân, emportant un traité de "protection" (dhimma), qui devait servir pendant longtemps de modèle pour le statut des chrétiens vivant en pays musulman.

On pourrait épiloguer sur cette rencontre avortée entre l'Islam naissant et des chrétiens. Constatons seulement qu'elle débuta dans la discussion et se termina par la séparation.

Commencée dans le malentendu, la rencontre de l'Islam et du christianisme devait se poursuivre, au cours des siècles, dans l'hostilité ouverte, dans le choc des armes et des idées. D'ailleurs, nous le verrons, l'un dépend de l'autre.

Il est inutile de refaire ici l'histoire détaillée de cet affrontement. Chacun en connaît les phases alternatives d'offensives musulmanes et chrétiennes : le grand élan des conquêtes musulmanes des premiers siècles, étendant rapidement l'empire musulman de l'Atlantique au Turkestan chinois, avec une emprise momentanée sur l'Espagne, la Sicile et jusqu'au cœur de la France. Puis, le repli de l'Islam et l'offensive des croisades, dont le souvenir douloureux reste si vif dans la conscience de l'Orient. De nouveau, la poussée ottomane jusqu'à Vienne, au centre de l'Europe. Durant les deux derniers siècles, c'est l'Occident chrétien qui reprend l'offensive et occupe la plupart des pays musulmans, sous diverses formes allant de la colonisation au simple protectorat. La dernière phase est encore toute récente et incomplètement achevée : c'est la décolonisation, progressive ou brutale, avec le retour à l'indépendance de presque tous les pays musulmans.

Ce qui nous intéresse davantage, c'est de voir comment le choc des armées musulmanes et chrétiennes a influencé la conscience que les religions musulmane et chrétienne avaient l'une de l'autre. Et c'est là qu'on peut constater qu'un climat de lutte temporelle ne permet pas une véritable connaissance réciproque, sans parler d'estime et de dialogue positif.

¹ Voir L. Massignon, *La Mubâhala de Médine et l'hyperdulie de Fatima*, Paris, 1955, 35 pp.

Du côté de la pensée chrétienne, on est surpris de voir combien, en Orient comme en Occident, on a ignoré si longtemps la véritable doctrine musulmane. Les chrétiens d'Orient, vivant en symbiose au moins partielle avec les musulmans, connaissent assez bien le dogme et la loi de l'Islam, même s'ils cultivent des légendes comme celle du moine Sergios. Mais leurs meilleurs représentants, tels saint Jean Damascène - si tant est que le chapitre du *De haeresibus* traitant de l'Islam est bien authentique - Théodore Abû Qurra et Paul de Sidon, bien informés sur les détails, se révèlent incapables de saisir ce qui fait l'essence et la grandeur de l'Islam : la transcendance du Dieu unique.

Dans l'Occident chrétien, ce fut bien pire. Pendant des siècles, on se contente de colporter sur l'Islam et son fondateur les légendes les plus absurdes, sans même se donner la peine de se renseigner sur leur doctrine. La première traduction latine du Coran n'intervient qu'au XII^e siècle - cinq siècles après l'apparition de l'Islam - sur l'initiative de Pierre le Vénérable, Abbé de Cluny. Encore faut-il ajouter que cette traduction, comme celles qui suivirent, n'avait d'autre but que de servir de base à ces réfutations en règle du Coran, dont la longue série jalonne les siècles suivants, émaillée par les noms de Ricoldo da Montecroce, Raymond Lulle, Denys le Chartreux, Jean de Torquemada, Nicolas de Cuse, Giovanni Andrea, Martin Luther et Ludovico Marracci, pour ne citer que les plus célèbres.

Du côté musulman, il faut reconnaître que le chemin est plutôt inverse. Si les chrétiens reconnaissent difficilement leur doctrine dans ce qu'en dit le Coran, ils peuvent constater une information bien meilleure dans les écrits des théologiens musulmans. Par exemple, on trouve chez Ghazali, un exposé de la doctrine de la trinité des personnes divines qui, pour être de saveur modaliste, n'est pas très éloignée de la théologie des Pères grecs. On reconnaît là l'influence de la symbiose entre les musulmans et les chrétiens d'Orient. Mais le résultat n'est guère différent, quant à la compréhension du christianisme. Il s'agit toujours de réfuter ses erreurs et, à la liste des polémistes chrétiens, correspond la série de leurs adversaires, depuis Djahiz, Ibn Hazm, Ibn Taymiyya, jusqu'à Mohammed Abduh.

Voilà le résultat de douze siècles de coexistence : la connaissance des détails de la doctrine de l'autre religion a certes fait de grands progrès. Mais elle reste incapable d'en pénétrer l'essence et la grandeur, encore moins de déboucher sur une véritable estime. Comment alors parler de dialogue et de collaboration ?

Le rappel de cette incompréhension tragique peut être pénible à certains. Mais c'est un mal nécessaire ; elle peut être utile si elle nous fait prendre une conscience plus nette de ses causes et nous aide ainsi à déblayer le terrain pour ouvrir une voie plus sûre au véritable dialogue.

La première, la plus évidente et la plus importante de ces causes d'incompréhension est le climat d'affrontement guerrier. Bien souvent, la réfutation doctrinale de l'adversaire avait pour but d'enflammer le courage des combattants de la croisade ou de la guerre sainte. D'ailleurs, c'est un phénomène universel, et l'histoire récente des guerres modernes pourrait aussi bien l'illustrer.

Mais cette raison ne saurait suffire à tout expliquer. En effet, les rapports entre chrétiens et musulmans ont connu certaines périodes, en certaines régions, où la paix pouvait régner, les échanges humains et culturels s'établir, et même une véritable amitié naître entre les deux communautés. Je songe à Bagdad au IX^e siècle, à l'Espagne du XII^e siècle et à la cour des rois normands de Sicile et de Naples aux XIII^e et XIV^e siècles. Mais il est significatif que les échanges culturels se limitèrent aux disciplines profanes, philosophie, médecine, sciences exactes. A Bagdad, comme à Tolède et à Naples, on traduisit beaucoup, mais seulement ce qui semblait utile à l'essor de sa propre civilisation. La religion des autres n'intéressait pas. Et c'est cela qui est grave. Chaque religion, close sur elle-même, ne sentait nullement le besoin de communiquer avec l'autre. Or le dialogue ne peut commencer que là où il y a ouverture à l'autre, sympathie profonde et désir de s'enrichir mutuellement.

Il faut aller plus loin. En effet, une sorte de dialogue s'était pourtant établi grâce aux quelques traductions de textes religieux dont nous avons parlé. Mais nous avons vu aussi qu'il consistait uniquement en controverses apologétiques. C'était proprement un dialogue de sourds. Quand on se limite à vouloir réfuter l'adversaire en utilisant des arguments pris dans son propre arsenal et étrangers à la pensée de l'autre, on s'interdit l'accès à cette pensée ; on peut dès lors avoir raison facilement, mais on ne convainc que soi-même. Pour dialoguer, il faut dépasser le plan de la controverse et commencer par écouter l'interlocuteur tel qu'il se veut lui-même.

Mais n'y a-t-il pas, en définitive, une raison plus profonde et plus radicale encore à cette incompréhension ? Est-il possible, même en période de paix, d'avoir une connaissance exacte,

complète et profonde de l'autre religion, est-il possible que l'Islam et le christianisme entrent en véritable dialogue ? Ne sont-ils pas deux systèmes religieux complets et se suffisant à eux-mêmes, radicalement différents et, partant, peu susceptibles, sinon incapables, de s'enrichir mutuellement ? C'est le grave problème que nous aurons à aborder.

" S'EXERCER SINCÈREMENT A LA COMPREHENSION MUTUELLE "

La première condition pour se comprendre, c'est de s'estimer et même de s'aimer. Peut-on dire que le christianisme et l'Islam, les chrétiens et les musulmans, en sont là ?

Constatons d'abord que le climat de leurs relations a considérablement changé. Au lieu d'une confrontation par la guerre et la polémique, dans la rivalité et l'incompréhension, nous vivons une période où la paix et l'estime mutuelle permettent enfin, de plus en plus, une véritable connaissance réciproque et incitent au dialogue.

C'est un fait que le christianisme et l'Islam ne sont plus en état de guerre. Sans doute, la paix parfaite ne règne pas complètement sur notre terre. Il faut même ajouter, si pénible que ce soit, que dans certains pays on voit encore s'affronter chrétiens et musulmans. Pourtant il faut l'affirmer fortement : le christianisme et l'Islam ne sont plus en guerre et ne doivent plus l'être. En effet, d'une part, les grandes tensions de la colonisation et de la décolonisation sont à peu près terminées, et, dans de nombreux pays, du Maghreb et de l'Orient, chrétiens et musulmans vivent en paix ; bien plus, ils travaillent ensemble au bien de leurs pays.

D'autre part, et c'est là le point capital, dans les affrontements qui continuent localement entre chrétiens et musulmans, on dissocie de plus en plus les aspects politiques, raciaux ou sociaux, de l'aspect proprement religieux. Je ne dirai pas que la distinction est toujours parfaite - ni même toujours possible - mais elle est réelle et de nombreux faits le prouvent. Je ne citerai ici que deux cas, qui sont particulièrement éloquentes.

La guerre d'Algérie a vu s'affronter deux communautés, chrétienne et musulmane. Il y a quelques siècles, ç'aurait été inévitablement une guerre de religion. D'ailleurs certains ont tenté, des deux côtés, de lui donner ce caractère. Mais les responsables ont réagi vigoureusement. Du côté de l'Eglise catholique, chacun connaît les interventions nettes et courageuses du cardinal Duval, archevêque d'Alger, qui lui ont valu l'estime unanime et l'affection des musulmans algériens. Du côté de ces derniers, leurs chefs avaient donné à l'Eglise, alors même que la lutte était encore en cours, l'assurance que celle-ci n'était pas une guerre entre les religions. Et ici même, à Rome, l'an dernier, à l'occasion de la remise du chapeau cardinalice à Mgr Duval, un ministre algérien déclarait solennellement que l'Eglise catholique avait sa place entière et son rôle à jouer en Algérie.

Le second fait est plus délicat à évoquer. Il s'agit des réactions concernant la Déclaration conciliaire sur les religions non chrétiennes, qui s'appelait alors "Déclaration sur les Juifs et les non-chrétiens". Les premières réactions, dans les pays musulmans, l'avaient interprétée on fonction d'un problème temporel, particulièrement sensible à la conscience du pays du Proche-Orient. Mais après les affirmations formelles du cardinal Bea et l'effort d'explication entrepris par les diplomates, le monde musulman a bien compris que le Concile se plaçait sur un terrain purement religieux. De nombreuses prises de position en ce sens, de la part des autorités ou de la presse, en font foi.

On pourrait citer bien d'autres faits : l'établissement de représentations diplomatiques entre le Saint-Siège et un nombre toujours plus grand d'États musulmans, et surtout les interventions des papes Pie XII, Jean XXIII et Paul VI en faveur de la paix. Nous avons tous encore à la mémoire l'émouvant discours de Paul VI à l'assemblée générale de l'O.N.U. et le profond retentissement qu'il a eu dans tous les peuples, en particulier les peuples musulmans².

La première condition d'un véritable dialogue, la paix, étant en grande partie réalisée, qu'en est-il de la deuxième : une meilleure connaissance mutuelle, dans un esprit de compréhension ? Il est certain, d'abord, que l'information objective, fruit de travaux authentiquement scientifiques, a fait d'énormes progrès depuis deux siècles. Et ici, il faut rendre hommage à la contribution décisive de la science orientaliste, en Orient comme en Occident. Dans presque tous les pays d'Europe et

² "L'Eglise veut suivre l'évolution rapide de la société mondiale, et elle ne craint pas de se mêler à la société internationale et à ses problèmes, car elle s'est débarrassée des courants qui la portaient à s'immiscer dans la vie politique" *Al-Ahrâm*, 16 septembre 1965.

d'Amérique, une pléiade de chercheurs de grande valeur nous a permis de mieux pénétrer la civilisation et la religion musulmanes.

En Orient également, la connaissance scientifique de l'Islam et du christianisme a fait de sérieux progrès, surtout lorsque, à l'érudition traditionnelle, vient se joindre la réflexion critique. Désormais, les savants orientaux, de concert avec leurs homologues occidentaux, apportent une contribution de grande valeur à la science orientaliste, soit par l'édition critique de textes anciens, soit par des monographies conformes à toutes les exigences de la science historique ou spéculative.

On pensera peut-être que cet apport scientifique est de peu d'intérêt lorsqu'il se limite à une description objective des croyances et des faits de civilisation. Certes, il est bien vrai que la compréhension suppose une sympathie profonde qui n'est pas nécessairement liée à la recherche scientifique. Mais l'erreur serait encore plus grave de croire que les bons sentiments peuvent dispenser de l'étude sérieuse. Combien de théories ne pourrait-on citer, qui engagent les esprits sur de fausses pistes, faute d'avoir été précédées et appuyées par des études proprement scientifiques. Nous ne serons jamais assez reconnaissants envers les savants orientalistes pour le modèle de probité, d'objectivité et d'exigences envers soi-même, qu'ils ne cessent de nous donner en ce domaine.

Cette attitude d'objectivité n'est, au fond, qu'une forme du respect de l'interlocuteur. Et, sous cet aspect, elle doit s'étendre au delà du domaine scientifique. Trop souvent, des penseurs ou de simples témoins apostoliques croient bien faire en projetant sur "l'autre" leurs propres opinions, on les concevant et en les décrivant tels qu'on voudrait qu'ils soient et non tels qu'ils sont et se veulent être. Un véritable dialogue ne peut s'engager qu'avec des interlocuteurs réels, sinon on ne dialogue qu'avec soi-même, ou avec le vide. Les musulmans, en particulier, se méfient de certaines présentations de l'Islam, faites par des Occidentaux bien intentionnés mais manquant un peu de réalisme. L'un d'entre eux reprenait, à ce propos, le dicton : "Amicus Plato, sed magis amica veritas" et ajoutait : "Nous préférons des ennemis qui nous comprennent à des amis qui ne nous comprennent pas". Et, à l'occasion de certaines présentations de la mystique musulmane, la plus haute autorité musulmane d'Égypte déclarait récemment :

"L'Islam est extrêmement précis dans la détermination de ce qui est musulman et de ce qui ne l'est pas. Or, la plus grande partie de ce que les orientalistes présentent sous le nom de mystique musulmane n'a aucun point commun avec l'Islam³."

Ceci ne veut nullement diminuer le rôle et la grandeur de la mystique musulmane. C'est un avertissement, peut-être un peu trop sévère, à qui voudrait imaginer un Islam différent de ce que les musulmans eux-mêmes veulent qu'il soit.

Il reste pourtant que la sympathie pour l'interlocuteur est une condition aussi importante que l'objectivité et le respect de l'être réel. Nous avons vu qu'elle a fait défaut tout au long de l'histoire des rapports islamo-chrétiens. Nous ne dirons pas qu'elle soit aujourd'hui présente toujours et partout, soit dans les études scientifiques, soit dans les contacts individuels. Mais l'atmosphère a considérablement changé depuis quelques décennies.

Du côté chrétien, on peut affirmer que la tendance s'est presque complètement renversée. C'est là l'œuvre de plusieurs facteurs. Le plus important et le plus général est que l'Église s'est mise en situation de dialogue avec le monde entier, qu'il s'agisse des Églises et communautés chrétiennes qui ne sont pas en pleine communion avec le Siège de Pierre, des autres religions non chrétiennes, des non-croyants ou du monde profane. Le concile du Vatican fut à la fois le résultat et l'agent de cette mise en dialogue. Dès lors, comment l'Église ne s'ouvrirait-elle pas au dialogue avec la religion musulmane, qui représente, avec ses 450 millions de fidèles, une des toutes premières pensées religieuses dans le monde, et qui, surtout, a tant de points communs avec nous ? N'est-ce pas le sens qu'il faut donner à la création, au sein du Secrétariat pour les non-chrétiens, d'un sous-secrétariat pour l'Islam, qui est d'ailleurs le seul de ce genre jusqu'à aujourd'hui ?

D'autre part, le mouvement des idées et de la réflexion théologique sur les religions non chrétiennes s'est considérablement développé en ces derniers temps. Plus aucun chrétien ne croit qu'en dehors de l'Église il n'y ait qu'erreurs et ténèbres. La grâce de Dieu éclaire tout homme en ce monde, et les religions non chrétiennes elles-mêmes, comme l'exprime la Déclaration conciliaire, "reflètent un rayon de la Vérité divine" que l'Église reconnaît et respecte. Sans doute, bien des recherches sont

³ Voir *M.I.D.E.O.* I (1954), p. 189.

encore à faire, bien des points à préciser. Mais le mouvement est lancé, l'esprit est créé, et, si on devait exprimer des craintes pour l'avenir, ce serait plutôt, croyons-nous, que l'ouverture à l'autre, et ici à l'Islam, ne respecte pas suffisamment ce qui fait l'originalité irréductible de l'une et de l'autre religion.

Tout cela ne s'est pas fait en un jour, et est loin d'être achevé. Certaines personnalités du monde chrétien y ont contribué d'une façon décisive. Il serait difficile, et sans doute indiscret, de les énumérer toutes. Mais comment passer sous silence l'action personnelle, patiente et persévérante que mène dans ce sens Sa Sainteté le pape Paul VI ? Nous savons que, dès avant son élection au souverain pontificat, cette intention était chère à son cœur. Et depuis lors, dans le bref espace de deux ans et demi, que de chemin parcouru grâce à son influence active et discrète ! Qu'il suffise de mentionner son voyage à Amman et à Jérusalem, la création du sous-secrétariat pour l'Islam, dont nous venons de parler, le passage de son encyclique "Ecclesiam suam" où il s'adresse en particulier "aux adorateurs de Dieu selon la conception de la religion monothéiste, musulmane en particulier, qui méritent admiration pour ce qu'il y a de vrai et de bon dans leur culte de Dieu", le texte de la Déclaration conciliaire qui parle de l'Islam et qui lui doit beaucoup, de multiples allusions à cette religion dans diverses circonstances, etc. Mais pourquoi continuer cette énumération ? Tous ceux qui ont approché le Saint-Père, tous les musulmans en particulier, diplomates ou autres personnalités, pourraient témoigner beaucoup mieux que moi de l'intérêt fervent qui l'anime envers le monde musulman.

Qu'il me soit permis, pourtant, de citer, sur un tout autre plan, une autre figure du monde chrétien qui a été un facteur essentiel, et comme le symbole, de cette nouvelle orientation. J'ai nommé celui qui reste pour tant d'entre nous l'inspirateur : le professeur Louis Massignon. Ayant retrouvé la foi chrétienne au contact de l'Islam, à Bagdad, en 1908, à l'âge de vingt-cinq ans, il aura toute sa vie la hantise de sa dette envers le monde musulman, sa civilisation et surtout sa religion. Savant doué d'une érudition prodigieuse, il refusera cependant d'étudier l'Islam de l'extérieur. Pour lui, la seule démarche possible, c'est "supposer le problème résolu", et "par un décentrement mental à la Copernic", de se placer "au point vierge de vérité qui se trouve au centre de l'Islam et qui le fait vivre". Je n'assurerai pas que tous les orientalistes et tous les théologiens acceptent sans réticences certaines formules, ou certaines conclusions, de L. Massignon Mais sans doute l'essentiel n'est pas là. Il est dans l'esprit qu'il a su insuffler dans le monde chrétien, chez les laïcs comme chez le clergé, chez les savants comme surtout dans toutes ces âmes qui prient avec l'Islam, dans un échange spirituel et fraternel.

Qu'en est-il de cet esprit nouveau dans le monde musulman ? A vrai dire, j'hésite à répondre à cette question, je pense qu'il appartient aux musulmans eux-mêmes d'en témoigner. Sans vouloir prendre leur place, je me bornerai à citer quelques faits qui me semblent aller dans le sens d'un renouvellement du regard que posent sur l'Eglise nos frères musulmans.

Dans le domaine de la recherche en matière religieuse, on a relevé, ces dix dernières années, une série d'études sur le Christ qui ne se contentent plus de répéter des schémas tout faits⁴. Reprenant la voie tracée par Ghazali et Ibn Khaldoun, ces auteurs admettent l'authenticité de l'Évangile, tel que le conserve la tradition chrétienne, n'hésitent pas à s'en inspirer et s'efforcent de retrouver dans la personne du Christ son message religieux et son importance dans le monde actuel. Sans doute serait-il illusoire de chercher à retrouver, dans ces essais, la vision proprement chrétienne. Mais n'est-ce pas un signe des temps que les deux visions tendent à se rapprocher et surtout à trouver dans la doctrine du Christ un message pour toute l'humanité ?

Plus que l'initiative de quelques auteurs, pour symptomatique qu'elle soit, c'est dans les efforts des responsables, à des titres divers, de l'Islam, et par eux dans de larges couches de l'opinion musulmane, que l'on trouve les signes les plus nets de cette attitude d'ouverture, et même le désir d'entamer le dialogue. On sait l'écho qu'a soulevé le Concile en terre d'Islam. Peut-être le détail des discussions et des conclusions était-il difficile à suivre pour des non-chrétiens. Et nous avons fait allusion à certains malentendus qui ont été heureusement dissipés. Mais je crois que l'intention profonde du Concile a été saisie : l'ouverture au monde, et en particulier aux grandes religions. Déjà, certaines initiatives, certaines visites, certains appels, tendent à nouer ce dialogue qui se cherche. Pour n'en citer qu'un seul témoignage, on ne saurait sous-estimer la visite du cardinal König au Caire, en mars 1965, et la conférence sur le monothéisme qu'il prononça dans la célèbre Université d'Al-Azhar.

⁴ Voir *M.I.D.E.O.* II (1965), pp. 71-135 et *M.I.D.E.O.* I (1958), pp. 367-387 : les études de Anawati et J. Jomier sur les ouvrages de K. Husayn ; *La Cité inique* ; de M. Aqqad, *le Génie du Christ* ; de K. -M. Khalid, *Ensemble sur la route, Mohammed et le Christ* ; et de F. Othman, *Avec le Christ dans les quatre Évangiles*. Voir aussi *The Muslim World*, July 1965, pp. 243-245.

Est-il, dès lors, excessif de conclure cette brève revue du climat nouveau, qui baigne les rapports entre l'Islam et l'Église en affirmant que la paix est revenue entre les deux communautés, la connaissance mutuelle, à la fois objective et sympathique, a fait d'incontestables progrès, et le désir d'un véritable dialogue est né et est sur le point de s'engager. Chrétiens et musulmans peuvent "s'exercer sincèrement à la compréhension mutuelle". Mais la question fondamentale demeure : ce dialogue est-il possible ? Et s'il l'est, quelles peuvent en être les conditions et les grandes lignes ?

DIALOGUE ET COLLABORATION

Pour répondre à la question posée, il faut distinguer plusieurs niveaux de dialogue. On peut l'envisager soit au niveau doctrinal entre les religions avec leur foi et leurs dogmes, soit dans la coopération culturelle et sociale, soit enfin entre les individus dans le mystère des relations interpersonnelles.

C'est au niveau doctrinal que le dialogue, à mon sens, pose les problèmes les plus délicats. L'Islam et le christianisme, en effet, se présentent comme deux religions universelles, complètes et définitives, n'ayant rien à apprendre et à attendre l'une de l'autre. De plus, toutes les deux sont d'accord pour refuser de laisser édulcorer leur message, comme voudraient le faire certaines tendances syncrétistes qui, sous prétexte d'unir toutes les religions dans une seule, aboutissent à les dénaturer toutes.

On pourrait répondre déjà, avec Bergson, qu'une religion close est une religion morte, et que la vérité, dans sa réalité ultime, n'est parfaitement possédée que par Dieu, qui est la Vérité elle-même.

Chrétiens et musulmans peuvent tomber d'accord sur ce diagnostic ; il est la base de tout dialogue, car il en commande les ouvertures et en marque les limites. Sur ce point, nous nous sentons, musulmans et chrétiens, à la fois semblables et différents, et c'est pourquoi nous pouvons dialoguer, conscients de notre originalité propre et aussi du vaste champ de recherche où nous pouvons nous enrichir mutuellement.

Pour nous chrétiens, l'Église continue l'événement qui porte le salut du monde, le Christ Jésus, sa vie, sa mort et sa résurrection. Elle est dépositaire de la Parole dans laquelle Dieu se révèle et agit comme Sauveur des hommes, comme le Dieu vivant qui nous fait accéder à sa propre vie. Les musulmans, de leur côté, croient dans la Parole de Dieu révélée dans le Coran à Mohammed, le sceau des prophètes.

Il est évident, et il faut l'affirmer nettement, que le dialogue, au niveau doctrinal et entre les religions, ne saurait remettre en question les vérités essentielles de notre foi. Sinon, ce serait dénaturer l'interlocuteur et détruire le dialogue lui-même. Le respect de la foi propre est la condition fondamentale de tout dialogue. Bien plus, telle est son ouverture même.

Cependant, même à ce niveau doctrinal, certaines formes de collaboration sont possibles. J'ai déjà fait allusion à certaines d'entre elles, à propos des erreurs du passé : c'est d'abord une connaissance objective et sincère de l'interlocuteur. Elle peut se faire par l'étude sérieuse, aussi scientifique que possible. Mais ne se ferait-elle pas mieux dans le dialogue, dans la coopération réciproque ? Il y a quelques années, dans un pays du Proche-Orient, des théologiens catholiques et musulmans tinrent des séances communes qui aboutirent à des résultats importants. Je n'en citerai qu'un : après des explications assez techniques, tous tombèrent d'accord pour reconnaître que la notion chrétienne du Dieu Unique dans la Trinité des personnes était un véritable monothéisme, bien qu'elle reste différente de la notion musulmane de l'Unité divine. Il y aurait tant de problèmes, spéculatifs ou pratiques, qui pourraient faire l'objet de tels échanges. Je pense, par exemple, à la véritable notion de liberté religieuse, qui a tant préoccupé le Concile et qui a abouti à la remarquable Déclaration que vous connaissez. Je pense aussi à de nombreux problèmes théologiques sur lesquels les élaborations des théologiens d'une religion pourraient servir, mutatis mutandis, à ceux de l'autre religion : l'antinomie apparente entre la Toute-Puissance de Dieu et la liberté humaine, le problème du mal, la notion de causes secondes et même la nature de la révélation et de l'inspiration.

J'irai plus loin. Les dogmes sont immuables, certes, mais ils n'épuisent pas la Vérité qui est Dieu. Un approfondissement est toujours possible. L'Esprit-Saint ne cesse d'inspirer l'Église, et il lui parle parfois par des voies inattendues. Il souffle aussi sur le monde et l'Église, en se mettant à l'écoute des autres, perçoit sa voix. Le merveilleux mouvement de l'œcuménisme en est un exemple particu-

lièrement clair et actuel. Ce mouvement est né en dehors de l'Église catholique, chez nos frères protestants, "sous l'inspiration du Saint-Esprit", n'a pas craint de déclarer le décret du Saint-Office de 1948 et comme le reprend le schéma conciliaire sur l'œcuménisme : *Spiritu Sancto afflante*. L'Église s'est mise à son tour à l'heure de l'œcuménisme. Le Concile en a précisé la nature et les conditions.

Et il apparaît déjà que la théologie de l'Église en a reçu un approfondissement, par retour aux sources de la foi, dans le sens de l'intercommunion de toutes les Églises. Voilà le véritable dialogue : être docile à l'Esprit qui nous parle par la voix de l'autre, qu'il soit individu ou communauté religieuse, et qui lui parle par notre voix.

Enfin, toujours à ce plan dogmatique, il y a un travail considérable à faire pour présenter la doctrine d'une religion dans la langue et la mentalité religieuse d'une autre religion. Voici un autre fait significatif qui s'est produit, il y a une quinzaine d'années, dans un autre pays du Proche-Orient. La fête qui termine le grand jeûne de Ramadân donne lieu à des témoignages de solidarité entre les diverses confessions religieuses. Le président de la République donnait ainsi aux chefs religieux, musulmans et chrétiens, une réception officielle où chacun exprimait ses vœux. Lorsque son tour vint, un des patriarches catholiques, au lieu de se contenter des politesses d'usage, plaida en faveur d'une véritable connaissance réciproque et reprocha aux chefs musulmans de ne pas connaître suffisamment l'authentique doctrine chrétienne. Au lieu de s'en froisser, ceux-ci le prirent au mot et lui demandèrent des textes en arabe susceptibles de les informer. Et le patriarche ne put trouver des ouvrages en langue arabe, adaptés à leur mentalité.

On pourrait s'en étonner. Il faut d'ailleurs ajouter que, depuis cette époque, la littérature chrétienne en arabe a fait de grands progrès. Mais la véritable difficulté n'est pas seulement la langue, qu'il s'agisse de traductions ou de compositions originales. C'est une question de langage, donc de mentalité, et finalement de religion elle-même. Il faudrait traduire la doctrine chrétienne, non pas dans un vocabulaire et une mentalité de chrétien arabe mais dans les représentations religieuses fondamentales de l'Islam. Ceci suppose évidemment une étude préalable et approfondie de ces valeurs religieuses, de la valeur de vérité qu'elles représentent à travers leur formulation. S'il fallait conclure par une boutade ce paragraphe un peu austère, mais fondamental sur le dialogue entre les religions, je me permettrais de reprendre un titre jadis célèbre : "On demande des théologiens !".

Je serai bref au sujet du deuxième niveau du dialogue, celui des échanges culturels et de la collaboration dans le domaine social ; c'est le point qui offre le moins de difficultés ; c'est aussi celui où je me sens le moins qualifié pour parler.

Je noterai seulement que ce domaine offre un champ vaste et divers au dialogue et à la coopération : édition des sources chrétiennes et musulmanes, leur traduction dans la langue de l'autre, échanges de professeurs et d'étudiants, etc. Beaucoup de ces activités sont déjà entreprises. Mais on peut regretter qu'elles soient plutôt le fruit d'initiatives parallèles que d'une réelle collaboration. On a pourtant vu quelques cas intéressants de travail en commun ; je pense à des travaux comme ceux de Ahmad Amin et H. Nyberg, de Henri Corbin et Mohammed Mo'in, du P. Anawati et Ibrahim Madkur ; je pense surtout à l'essai très original de traduction des Psaumes en arabe, entrepris par le P. de Beaurecueil avec M. Sâdiq Husayn, pour exprimer la culture religieuse biblique dans les termes et les valeurs fondamentales de la culture musulmane. Il faudrait multiplier ce genre de collaboration, dans le domaine de la culture profane aussi bien que religieuse ; les deux aspects étant d'ailleurs difficilement séparables.

Ce que j'ai appelé la collaboration dans le domaine social fait allusion aux termes mêmes de la Déclaration conciliaire sur l'Islam : "protéger et promouvoir ensemble, pour tous les hommes, la justice sociale, les valeurs morales, la paix et la liberté". Elle peut se réaliser dans le cadre des institutions internationales qui relèvent de l'Organisation des Nations unies, ou dans le cadre de groupements régionaux, ou encore en se mettant directement au service des pays musulmans qui font partie du tiers monde : c'est ce qu'on appelle l'assistance technique, sous ses diverses formes. Je me limiterai ici à exprimer le souhait que les chrétiens soient les premiers à répondre à l'appel de ces pays. Il y a là une forme moderne de la charité chrétienne qui correspond bien aux exigences de notre temps. Je crois pouvoir ajouter que les coopérants chrétiens seront généralement très estimés dans ces pays, dans la mesure où, à leur authentique qualification technique, se joignent une totale loyauté à l'égard du pays où ils servent et le respect le plus scrupuleux des consciences nationales ou personnelles.

Le dernier niveau du dialogue est celui des relations interpersonnelles. S'il est le dernier au terme de cette conférence, ce n'est nullement parce qu'il est le moins important, mais au contraire c'est

parce qu'il est sous-jacent à tout ce qui vient d'être dit, qu'il en est la condition essentielle et qu'il pourra les résumer tous, sous forme de conclusion.

Nous tous, musulmans et chrétiens, nous sommes des croyants. Notre foi, à travers des dogmes et des formules en partie différents, s'adresse au même Dieu, celui qui a parlé aux hommes par les Prophètes. Tous, nous voulons nous soumettre à sa volonté mystérieuse sur nous et sur le monde. En ce sens, nous devons être tous "musulmans", soumis à Dieu. Pourtant, nous savons bien que cette soumission n'est jamais complète et parfaite. La vérité à laquelle nous croyons est à pénétrer toujours davantage, et la volonté de Dieu sur nous sans cesse à redécouvrir. Chacun de nous est toujours en route vers la vérité et la volonté de Dieu. Chacun de nous a sa vocation personnelle, à laquelle, seul, il peut répondre, avec la grâce de Dieu et la lumière de l'Esprit-Saint.

Mais personne d'entre nous ne marche seul sur cette route. Nous sommes liés au même destin et solidaires du sort de tous nos frères. Alors, pourquoi ne pas marcher ensemble et nous entraider dans l'approfondissement de la vérité et de la volonté divines. ? Craindrions-nous de porter atteinte à cette vérité à laquelle nous sommes attachés ? Ceci n'est un danger que dans le faux dialogue, qui est violation de la pensée de l'autre et volonté de l'attirer à soi, au lieu de monter ensemble vers Dieu. Le vrai dialogue est fondé sur le respect des vocations personnelles et la docilité à l'inspiration de l'Esprit-Saint, qui parle au cœur de tout homme.

Si vous me permettez une image un peu trop géométrique, le vrai dialogue est un triangle, la pointe tournée vers le haut. C'est un échange entre deux personnes à l'écoute de Dieu, qui leur parle directement, mais qui parle à chacun d'eux par la voix de l'autre. Ainsi, tous deux reçoivent en donnant, s'enrichissent en apportant. J'en appelle à témoins tous ceux, musulmans ou chrétiens, qui ont noué avec un de leurs frères de l'autre religion une amitié réelle et profonde. Tous vous diront qu'ils ont reçu davantage qu'ils n'ont donné. La différence, dans cette équation, c'est Dieu qui l'a apportée.

Avant de terminer, je voudrais insister sur une seule des conditions de ce dialogue, car elle me paraît essentielle et encore trop souvent méconnue. J'ai essayé de montrer les possibilités, mais aussi les difficultés du dialogue entre chrétiens et musulmans. Un tel dialogue ne s'improvise pas. La bonne volonté est nécessaire, mais elle ne saurait suffire. Avant de parler à quelqu'un, si du moins on veut se faire entendre, il faut apprendre sa langue. Et je ne parle pas seulement de la langue arabe ou des autres langues du monde musulman. Mais je veux parler de son langage, de sa mentalité, qui est le fruit de sa tradition culturelle, de ses conditions de vie sociologiques et, au centre de tout, de sa religion. Il faut savoir "perdre" quelques années pour en gagner davantage ensuite. Les arbres vigoureux ont de profondes racines. Et le Christ a passé trente ans dans le silence de Nazareth avant de parler pendant trois ans.

C'est ici, plus spécialement, que les chrétiens d'Orient ont un rôle essentiel et irremplaçable à jouer. Parlant la même langue que leurs compatriotes musulmans, héritiers de la même histoire, ouvriers de la première heure dans la renaissance littéraire et politique du Proche et du Moyen-Orient, participant étroitement aux mêmes structures sociales et politiques, ils sont mieux placés que tout autre pour comprendre nos frères musulmans, entamer et poursuivre le dialogue avec eux. C'est à eux aussi que les chrétiens d'Occident feront appel de préférence pour qu'ils les initient à leur langue, à la mentalité orientale et à l'expérience que leur a enseignée leur passé.

Telles sont les perspectives que le Concile ouvre devant nous tous. Chacun peut y répondre, suivant ses possibilités, et au niveau du dialogue qui lui convient. En tout cas, chacun doit s'ouvrir à ses frères d'une autre religion, en toute loyauté et charité, sans sous-entendus et sans arrière-pensées.

Notre monde du XX^e siècle est un monde qui s'unifie chaque jour davantage, à travers les tensions et les déchirements. Nous sommes de plus en plus confrontés aux mêmes problèmes : heurt de la civilisation technique et des valeurs traditionnelles, conflit apparent entre la science et la foi, évolution rapide des cellules familiales et sociales, sans parler de l'offensive de l'athéisme militant ou de celle, sans doute plus grave, de l'indifférence religieuse. L'Islam et l'Église, les musulmans et les chrétiens, doivent faire face à ces problèmes, non pas en ordre dispersé, chacun de son côté, mais unis dans le même dialogue avec Dieu "qui veut le salut de tous les hommes".

R. Caspar.



S. M. A. Comprendre
20, rue du Printemps
PARIS
C. C. P. : 15 263 74